

<https://fakirpresse.info/Mon-pere-l-homme-qui-a-vu-la-bete-418>



Mon père, l'homme qui a vu la bête

- Le Journal - Souchonnade -



Date de mise en ligne : mercredi 19 septembre 2012

Copyright © Journal Fakir - Tous droits réservés

Alors, on le tire ce chevreuil, ou quoi ?

C'est le paradoxe, chez mon père : braconnier passé garde-chasse, piégeur de renards et les domestiquant, fusilleur d'écureuils et protecteur de la nature... À mon tour de grandir avec ces paradoxes.

Alors, je le tire, ce chevreuil, ou pas ?

« Oh papa ! Tu viens à la chasse avec moi ?

- *Me gonfle pas avec ça. »*

Ça le faisait pas trop rigoler, mon père, que je me trimballe avec un fusil. Pourtant il avait fait ça, dans le temps. Mon grand-père aussi, et les arrière-grands-parents, et finalement tout le monde depuis toujours dans ma famille. Je supportais mal que ça s'arrête avec moi et mes habitudes de bobo, cette longue tradition cévenole. Du coup, j'avais passé mon permis quelques mois auparavant.

« *Putain, on se les gèle. »* On a traversé les bois, derrière la maison, descendu quelques sentiers très encaissés. On est arrivés au Vernatel, merles et grives guettés, on passait des broussailles. Je me suis roulé une clope au milieu du pré bien en pente.

« *Mets deux balles, a chuchoté d'un coup mon père.*

- *Quoi ?*

- *Mets deux balles, vite. Couche-toi. »*

J'ai cassé mon fusil et sorti les cartouches de plomb. À plat dans l'herbe, je comprenais que dalle. Je voyais rien, nulle part. Je regardais le papa muet, couché. Et puis j'ai fini par entendre, à quarante mètres, du bruit dans les taillis. De plus en plus fort, le bruit, et je voyais les buis bouger, et les ronces aussi.

Il est sorti.

Un chevreuil.

C'est mon premier.

Le premier que je vais tuer.

Les bêtes, c'était son métier, à mon père.

Après ses échecs scolaires, ses redoublements à répétition - 17 ans en classe de quatrième -, après son engagement dans l'armée - sergent entraîné à défendre les frontières alpines contre d'éventuels Soviétiques -, après ses années de manar à décharger des wagons SNCF, après ses tours du monde avec longue barbe et sac à dos, il était revenu dans ses montagnes ardéchoises, le fils de paysan. Sans terres, lui : les quelques hectares de terrasses revenaient à l'aîné. Ses parents ont fait appel au cousin Lucien, qui avait des relations.

« *J'ai un boulot pour toi.*

- *Ça consiste en quoi ?, a demandé mon père.*

- À attraper des renards », a dit Lucien.

Mon père était ravi.

Ça remontait à son enfance, le piégeage. Son père à lui, fin connaisseur de rivières, ne pêchait pas exactement la truite à la mouche : il y allait à la dynamite, mon Papet, les jours de crues, dans les coins les plus reculés qu'il savait au galet près. Pour échapper aux gendarmes, son fils sur les talons, il remontait à la maison par des chemins infranchissables. Ma Mamet, ensuite, conservait les poissons dans l'huile et le sel par dizaines de kilos.

Mon père allait aussi dénicher les pies, en haut des peupliers de dix ou quinze mètres. Les jeunes piverts au nid, aussi, et les écureuils tirés à la carabine, dont la chair est très fine, et les mésanges, et les pinsons, et les merles piégés avec de moyenâgeuses combinaisons de pierres entrelacées de petits bois. Ma grand-mère faisait cuire ces repas de roi de la nature. Toujours parti, sans cesse dans les forêts, à la nuit comme de jour, infatigable traqueur, mon père avait au village une fière réputation de sauvage. Il vivait avec les bêtes : il en était. Les pies qui échappaient à la poêle finissaient sur ses épaules, suspendues à ses gestes, sidérant les voisins. Y avait de l'affection, chez cet assassin chevronné. Sa mère à lui tuait ses lapins en détournant la tête - et ça le marquait, le papa, cette sorte de retenue, comme une pudeur. Un animal est un compagnon, on est tous dans le même monde. Embarqués dans la même galère naturelle, millénaire et paysanne. Et voilà que, à 25 ans, on l'engageait pour braconner légalement. Voilà qu'il toucherait même un salaire pour ça, payé par la fédération des chasseurs de l'Ardèche pour détruire les goupils et autres nuisibles.

J'ai le chevreuil à dix mètres, au bout de mon canon, presque. Couchés côte à côte, on admire cette bête magnifique, qui broute un peu en relevant la tête - et j'observe mon père, aussi. Tapi dans l'herbe, l'oeil animal, respiration coupée, se confondant avec la montagne comme si des siècles de paysannerie, de braconnage, parlaient à travers son corps.

« Au bout de deux semaines que j'ai connu ton père, il m'a emmenée relever ses pièges. » Ma mère s'en rappelle, de ses voyages de noces à la mode cévenole : « Des renards, des martres, des fouines, des blaireaux, dans des endroits ahurissants, tout au fond des ruisseaux... Il avait des demandes pour empailler. Il les écorchait, et je faisais cuire des têtes de renards pendant des heures dans la cuisine... C'était une puanteur ! » Elle dit que c'était de l'amour, une preuve flagrante, ces carcasses qui

marinaient dans des cocottes-minute.

C'était le temps, aussi, de la fantastique amélioration des fins de mois : deux fois par an, mon père allait vendre ses bêtes aux grands marchés aux peaux, à Châlons-sur-Saône et Rodez. Il montait avec sa bagnole remplie de fourrures jusqu'à la gueule, et il exposait dès quatre heures du matin. « *T'aurais vu un peu les mecs qui venaient m'acheter mes trucs... Des manteaux d'hermine, ils fumaient des énormes cigares, ces grands commerçants parisiens... "À combien tu me les fais, tes vingt renards ?" »*

Ça lui faisait des ronds pas possibles, au papa. Il se payait une bagnole, ou un mois aux Antilles, ou il se tirait avec ma mère en Israël... Et puis on a ruiné ses affaires : la montée de la sensibilité écolo, les décrets restrictifs sur le piégeage, puis l'interdiction totale en 1982, avec « *les mecs qu'on voyait dans les journaux parce qu'ils avaient foutu un gros coup de bombe sur les fourrures dans les boutiques des Champs-élysées* ».

J'ai des photos, de ce temps. Une où ma mère nourrit Pupu et César au biberon - un couple de renards qu'ils avaient, apprivoisés comme des petits chats. Une, aussi, où Bubu, un beauceron de cinquante kilos, déconne avec les renards à grands coups de pattes. Il en était fou, mon père, de son chien. Jusqu'au jour où Bubu a mordu un copain, comme il faut, au sang, dans le jardin. Mon père est parti dans la baraque, est revenu avec un fusil et lui a foutu séance tenante une balle dans la tête. C'était son chien, peut-être, son compagnon, d'accord - mais une bête reste une bête. On ne garde pas un chien qui mord.

Le doigt sur la détente, le chevreuil dans la ligne de mire, j'attends comme un feu vert paternel. Il réfléchit, on dirait, tiraillé, tendu entre deux fidélités.

Dans sa carrière, mon père a changé de camp. De salarié de la fédération des chasseurs, il est passé sous la tutelle du ministère de l'Environnement. La police de la nature, en gros, à faire respecter tous les codes, ruraux et compagnie - et à traquer les braconniers... Le truand devenu flic, le contrebandier passé douanier, la putain qui se fait nonne, vieille histoire.

Je me souviens.

Quand j'étais petit, dans une bagnole pourrie siglée « *Office national de la chasse* », il partait pour une « *tournée de nuit* », 357 Magnum à la ceinture. Je lui donnais mon petit pistolet en plastique, et ma soeur sa cafetière rouge : on voulait le protéger. C'est qu'il en a faites, toute mon enfance, et toute mon adolescence, des planques invraisemblables pour choper les contrevenants. Ceux qui piègent, avec des pièges à loups, ceux qui

chassent de nuit, en voiture, ou par temps de neige, ou à la chevrotine. Il a passé sa vie à la faire respecter, la nature, à foutre des mecs en pagaille devant des tribunaux, à compter des rapaces, à protéger la musaraigne étrusque, à réintroduire l'aigle de Bonelli, à recueillir des faucons blessés. Il a failli en claquer, même, pris en otage un jour par des centaines de chasseurs, qui se demandaient s'il fallait tout de suite pousser sa bagnole dans le ravin, en colère qu'ils étaient contre les autorités sur les interdictions de chasse aux pigeons ramiers. Il a fini sa carrière dans des réunions préfectorales, à discuter avec le patron des RG, de la gendarmerie, le procureur de la République, consulté pour tout ce qui concernait de près ou de loin la nature dans le département - effaré par sa propre ascension sociale.



« **Baisse ton fusil. Ne fais pas de bruit.** »

Silencieux, je pose mon arme.

À la maison, il ramenait des tas de bêtes qu'on lui avait confiées. Mon grand truc tout jeune, c'était de dormir avec elles. Il me fallait ça absolument. Dans ma piaule, j'accueillais alors indifféremment des grands-ducs, des buses, des fauvettes ou des chardonnerets. Il me refilait une partie de son savoir, le papa.

Il m'a appris à désigner

la nature, à la nommer, des cerises qui sont burlats, napoléons, ou noires de Méched, aux châtaigniers qui font des bouches ou des comballes. J'ai appris, un peu, à connaître les vents, et la dizaine de mots en occitan, selon leur sens et leur force. Je sais aussi qu'il n'existe pas de pins, mais des maritimes, des laricios, des sylvestres ou des Alep. Les merdes des animaux sauvages, et leurs traces, il a fallu les reconnaître, aussi, les humer, les analyser. Ça m'a toujours fasciné, son savoir paysan. Ce rapport animal à l'animal.

Un peu avant de mourir, mon grand-père

avait donné quelques détails à son fils sur sa captivité durant la guerre. Prisonnier avec tout son régiment dans les Vosges, les Allemands l'avaient envoyé en camp au fin fond de la Pologne. Pour y arriver, il avait voyagé une dizaine de jours dans des trains à bestiaux. « *Et il crevait la dalle, là-dedans, on leur donnait rien à bouffer. Alors aux arrêts du train en gare, il passait son bras à travers les barreaux pour attraper des feuilles et du petit bois de cerisier, et il les bouffait. Il en pleurait, quand il me racontait ça !* »

- *Mais toi, pourquoi ça te fait marrer ?*

- *Parce qu'il connaissait les essences, lui ! Il aurait pas risqué de manger du laurier ou des troènes ! Il savait ce qu'il faisait ! »*

Il avait la nature dans la chair, le Papet, de la faune à la flore, jusque dans les wagons plombés...

Le chevreuil part en dansant au-dessus des ronces.

« *Pourquoi t'as pas voulu que je le tue ?* », je murmure.

Il se tait, pour l'instant, le nez dans l'humus.

Mon problème, c'est que je réussissais plutôt bien à l'école. Je suis même allé jusqu'en classe prépa, à Lyon.

Y a eu un tour de table, le premier jour, pour savoir « *la profession de nos parents* » : « *diplomates* », « *profs de droit constit* », « *avocats* », ils répondaient, les autres - qui parlaient de Proust avec la main dans les cheveux. « *Mon père est garde-chasse* », j'ai annoncé. Y a eu un éclat de rire général, et un type assis devant moi s'est retourné :

« *Non, sans déconner, il fait quoi, ton père ?* »

Alors j'ai choisi mon camp : c'était celui des paysans ardéchois. Je me suis tiré de cette prépa infernale au bout de trois jours, et j'ai passé un mois à garder les chèvres avec mon pote Hervé. Je me suis mis à couper tous les arbres possibles et imaginables, j'ai été ouvrier agricole dans les exploitations du coin, fier de ma condition. Mais je ne me sentais pas très heureux. C'était peut-être que les bouquins, ça me manquait, et que j'étais pas tout à fait un paysan.

Alors j'ai choisi mon camp encore un coup, mais définitivement cette fois, à regret, presque à reculons : c'était celui des intellos aux mains blanches. J'ai passé des concours que j'ai réussis. Pas par hasard, ce parcours, ces tiraillements. C'est que mon père avait braconné dans la culture, aussi, comme on piège dans une forêt hostile, fasciné par l'inconnu - serrant Malraux au collet, attrapant Camus sur une barre rocheuse, cueillant du Baudelaire sur une crête dangereuse. Il était allé chercher les poètes à grands coups de fusil.

« *Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes, Que j'ai honte de nous , débiles que nous sommes !* »

*Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez sublimes animaux.
Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au coeur.
Il disait : "Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté." »*

On va acheter un énorme lapin au voisin, et sur le chemin, le papa me farcit de Vigny. À moi de le tuer, ensuite, de l'écorcher, de le faire cuire, parce que « *c'est important de savoir le faire* » - et on peut réciter du Prévert, le couteau en main. Tout ça, je le fais par fidélité. Je braconne les rivières, moi aussi, sans dynamite mais à l'ancienne, tueur de truites et de chevesnes. Je sais un peu les périodes de floraison, les habitudes des passereaux et le nom des rapaces.

Ça me fait comme une acceptation, aujourd'hui, d'avoir perdu beaucoup de ce savoir, mais d'en avoir suffisamment quand même pour faire un peu peur aux copains quand on mange ensemble à Paris.

Cette fois, j'ai entendu du bruit dans les broussailles.

J'épaule mon fusil. Mon père me fait signe d'arrêter.
« *C'est le chien qui le piste. Il a dix minutes de retard.* » Les buissons bougent furieusement... Je suis la progression du regard... Un épagneul sort du roncier. Il s'arrête, il renifle par terre... Il aboie trois ou quatre fois, repart sur la trace du chevreuil. « *T'inquiète pas qu'il est loin, l'autre !, rigole mon père. Il est tranquille ! Leur chien, ils vont le chercher jusqu'à deux heures du matin ! Et encore, s'ils le retrouvent !* » Il se marre comme un âne, en faisant un clin d'oeil.
Pas à moi.
Au chevreuil.